

Adopter

quand on est déjà parents

Longtemps, l'adoption a été un choix de couples stériles. Mais de plus en plus de parents déjà comblés ont envie de donner du bonheur à un enfant seul au monde. Une aventure qui bouleverse la famille tout entière.

Par Emmanuelle Eyles. Photos Luc Quelin.

« **A**ussi loin que je me souviens, j'ai toujours eu envie d'adopter, raconte Valérie, mère de trois enfants biologiques. Je n'ai jamais été stérile, et pour moi, l'amour ne passe pas uniquement par les liens du sang. » Aujourd'hui, en France, 25 % des adoptés grandissent dans une famille qui comprend déjà des enfants biologiques (selon une enquête de l'Ined réalisée en 2005). L'adoption ne découle plus donc plus seulement d'une impossibilité à procréer, elle naît aussi d'un désir de s'ouvrir sur le monde et d'offrir sa famille à un enfant qui n'en a pas. Les trois femmes que nous avons rencontrées ont successivement donné la vie et désiré adopter d'autres enfants. Ce désir leur était chevillé au corps depuis toujours, comme une évidence. « Ce n'est pas de la charité, précise l'une d'elles, simplement, nous n'avons jamais manqué de rien et nous désirions partager. »

Chaque année, dans notre pays, environ 11 000 couples demandent un agrément en vue d'adopter un petit d'ici ou d'ailleurs, un chiffre qui n'a cessé d'augmenter depuis les années 1970. L'adoption se taille désormais une place dans les mœurs et les cœurs. A l'heure où une réforme entre en vigueur en France pour faciliter et harmoniser les procédures entre différents pays, nous avons écouté trois familles qui ont ouvert tout grand leurs bras à des enfants démunis. ■

MICHEL ET VALÉRIE
ont eu deux filles avant d'adopter, il y a trois ans, Tim, qui vient du Cambodge.

« Regardez: c'est Tim bébé! » s'exclame un bambin de 3 ans 1/2, devant la vidéo que ses parents, Michel et Valérie, ont filmée, il y a maintenant trois ans, au Cambodge, dans l'orphelinat Holy Baby. On y voit Tim, à 6 mois, dans les bras de Michel. « Il sait qu'il est né au Cambodge, explique son père, il sait aussi que maman est née en France et papa en Italie. »

« Je n'oublierai jamais la première fois que je l'ai vu, dit Valérie, émue. C'était aussi fort que la naissance de mes filles Fleur et Stella. Je me suis penchée au-dessus de son lit, et derrière sa grosse tétine, il m'a sourit. On s'est adoptés mutuellement dès la première seconde. »

« Qu'est-ce qu'il a été possessif! se souvient Stella, sa grande sœur. Papa et maman m'avaient beaucoup préparée

à son arrivée, car j'étais alors la petite dernière, mais ils n'avaient pas prévu que Tim ne me laisserait plus approcher ma mère. Il me tirait les cheveux, et dès qu'il a su parler, il m'a dit: "C'est ma maman!" »

« De toute ma vie, je n'ai jamais manqué de rien », raconte Valérie en parcourant des yeux son appartement lumineux. Je mène une vie épanouissante, j'ai construit une famille que j'aime: j'ai toujours eu en tête de partager tout cela un jour avec un enfant dans le besoin. Ce n'est ni de la mégalomanie, ni de la charité. C'est un désir aussi fort que celui d'avoir un enfant. Quand j'en ai parlé à Michel, nos deux filles n'étaient même pas nées. Il a été un peu surpris, mais il a tout de suite été d'accord. Nous avons demandé l'agrément d'adoption après la naissance de notre aînée. Puis la seconde est arrivée et nous avons construit un nid. Je ne crois pas au lien du sang. Je crois à l'attachement, au temps qui passe. Pour moi, ce n'est pas la filiation biologique qui fait l'amour. »

« Fleur et Stella ont été formidables! renchérit Michel. Lorsque nous sommes partis au Cambodge, elles nous ont offert un carnet de voyage, recouvert d'annotations, de dessins et de photos. L'adoption de Tim leur a ouvert les yeux et le cœur sur le reste du monde. Cela leur montre qu'il n'y a pas qu'une seule façon de construire une famille et que l'on peut vivre les choses de manières différentes. » Plus tard, Fleur et Stella aimeraient faire comme leurs parents. ►

Michel et Valérie
avec Fleur, 13 ans,
Stella, 10 ans,
et Tim, 3 ans 1/2.



Adopter

quand on est déjà parents

► **PASCAL ET VALÉRIE**
parents de trois enfants âgés de
9 à 13 ans, ont adopté, il y a un an
Olivia, une Brésilienne de 5 ans.

Olivia, 5 ans, ne tient pas en place. Cela fait tout juste un an qu'elle vit avec sa famille adoptive, qui revient de São Paulo, où Pascal travaillait comme ingénieur, et habite aujourd'hui dans la campagne lyonnaise. «Ulysse, le petit dernier, n'était pas content lorsque nous lui avons révélé notre projet d'adopter une petite fille, raconte Valérie, sa mère. Il avait décrété qu'il n'en voulait pas et que si en plus, elle était "marron", il la brosse-rait tant et tant qu'elle finirait par devenir blanche!» Dans le salon, tout le monde pouffe et Ulysse sourit à Olivia.

«**C**'est pourtant lui qui s'est attaché à elle le plus vite, remarque Pascal, le père. La directrice de l'orphelinat nous avait demandé de ramener Olivia à l'établissement à la fin du premier week-end passé ensemble, et Ulysse s'y est farouchement opposé. Nous ne savions plus quoi faire. Notre voiture était garée devant le bâtiment, la petite commençait à pleurer et Ulysse, d'un air outré, nous a crié: "Quoi? Vous allez la

laisser là? Pas question, c'est ma sœur maintenant!"»

«Au début, elle était à des kilomètres de moi, cette fillette! se rappelle Valérie. Je ne savais pas comment on allait s'approprier, et c'était très difficile. Elle suivait tout le monde dans la rue, et dans les magasins, je n'arrêtais pas de la perdre. Elle m'appelait "tia" – ce qui veut dire "tante" –, et je n'osais pas lui demander de dire "maman". Elle se collait à la femme de ménage, qui est noire, et j'en souffrais. A tout moment, je pensais: "Vais-je y arriver? Ne vais-je pas bouleverser ma famille pour toujours?" Pendant un long mois, j'étais terrifiée de n'avoir pas eu de coup de foudre pour cette enfant qui me traitait

comme une étrangère. Je me sentais coupable, mauvaise. Mes enfants n'avaient pas le poids de cette responsabilité, et pendant ces premières semaines, la greffe a pris entre eux naturellement.»

Olivia s'empare d'un livre et le feuillette doucement, sous le regard attentif de ses frères et sœur.

dents. Il fallait se battre avec elle pour la doucher.» «Le premier soir, on a mis trop de shampooing sur ses cheveux, se souvient Nelli en riant, tandis qu'Olivia, ravie que l'on parle d'elle, n'en perd pas une miette. Ils se sont mis à mousser comme une éponge et il y en avait partout! Je me rappelle aussi qu'elle se relevait la

«Dès les premières semaines, la greffe a pris naturellement entre mes enfants.»

«Avant, elle était incapable de faire ça, explique Gaël avec fierté. Elle ne pouvait pas s'arrêter sur une image et tournait les pages à toute allure sans les regarder. Elle ne savait pas à quoi servait un crayon et n'avait jamais vu une brosse à

nuit pour vider le réfrigérateur. Elle mangeait comme quatre.» «Elle a fait des progrès inimaginables en un an, raconte Pascal, elle a moins peur de manquer et est capable, quand elle a épluché une mandarine, d'en offrir un



**Pascal et Valérie
avec Ulysse, 9 ans,
les jumeaux, Gaël et
Nelli, 13 ans,
et Olivia, 5 ans.**

**Jean et Martine,
avec Magali,
24 ans, Perrine,
20 ans, Elliott,
14 ans, Pénélope,
12 ans, et
Maxence, 7 ans.**

quartier, ce qui était impensable avant. Elle parle le français, adore chanter et apprend à écrire. Parfois, j'ai peur qu'on lui en demande trop.»

«Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours voulu adopter un enfant, dit Valérie. J'en ai parlé à Pascal qui m'a répondu: "Commençons par en faire, on verra plus tard." A notre arrivée au Brésil, j'ai été bouleversée par les enfants des rues et j'ai travaillé bénévolement dans un orphelinat. Mon idée d'adopter est devenue précise, impérieuse. Nous avons eu la chance d'être traités comme des Brésiliens grâce à notre statut d'expatriés, et tout s'est passé facilement. Aujourd'hui, c'est encore avec moi qu'Olivia est la plus difficile. Je sais que c'est normal, que son développement passe par ces conflits. Elle me résiste pour tout et cherche sans arrêt la petite bête. Elle nie son passé, mais je veux rester claire avec elle. L'autre jour, elle m'a apporté un vieux bavoir en me disant: "Tu te rappelles, maman? C'est ma bavette de quand j'étais bébé!" J'ai dû lui répondre: "Mais non, ma chérie, tu sais bien que quand tu étais bébé, tu ne vivais pas ici. C'est maintenant et pour toujours que tu es avec nous!"»

Devant notre photographie, Olivia, enchantée, sourit de toutes ses quenottes. «C'est pour toi cette photo», lui glisse Valérie. «Ah non! Pas que pour elle!» tempère Ulysse d'un air frondeur.

JEAN ET MARTINE
ont eu deux filles avant d'adopter Elliott et Pénélope, qui viennent du Rwanda. Puis, ils ont donné naissance à Maxence, aujourd'hui âgé de 7 ans.

«La première fois que l'on a vu Elliott, c'était derrière la vitre de l'aéroport de Kigali, se souvient Jean, il avait 4 ans. Il portait les habits que l'on avait envoyés à l'orphelinat et tenait dans ses mains un album avec des photos de la maison, de ses sœurs et de nous.» Martine ajoute en souriant: «Je me souviens qu'il sentait le savon, la sœur de l'orphelinat l'avait



briqué. Il était calme, très beau, et moi, j'étais en larmes.» Elliott marmonne, gêné, qu'il se souvient juste de la petite voiture jaune que ses parents lui ont apportée ce jour-là.

Elliott, aujourd'hui âgé de 14 ans, a été trouvé dans un camp de déplacés, seul, au début du génocide rwandais. Il a sans doute été témoin d'exactions et de meurtres. Tous les siens ont péri. Il est arrivé à l'orphelinat en grande douleur psychologique et physique. «Personne ne nous avait préparés

à cette souffrance, explique Martine. Il était d'une telle violence! La première fois qu'il m'a vue monter au volant d'une voiture, il ne l'a pas supporté et m'a frappée en plein visage avec une raquette. Si mon mari n'avait pas été là toutes ces années pour s'interposer entre lui et moi, on n'y serait pas arrivés! C'était toujours entre lui et moi que s'exprimait le conflit. Il y a eu des passages très difficiles. J'ai beaucoup souffert qu'il ne vienne pas dans mes bras de son propre chef. Je com- ▶

► prends pourquoi, mais cela m'a détruite pendant des années. J'ai appris à ne rien attendre de lui et à laisser le lien se construire. Aujourd'hui, j'ai des preuves de son amour. Quand Pénélope a fait une crise de diabète-insulino-

l'heure de son match de basket, elle a faim. Martine la sert et la regarde manger, l'air songeur. «La première fois que nous l'avons vue, elle était tellement menue que l'on a tous cru qu'elle n'avait que 3 mois. Les circonstances de son adop-

tion furent dramatiques. Nous étions ici avec nos filles aînées et Eliott, l'oreille collée à la radio, à écouter les nouvelles sur les massacres au Rwanda. Le génocide était en marche, les rues de Kigali étaient à feu et à sang. Plusieurs petites filles de l'orphelinat avec lequel nous étions en contact avaient déjà été égorgées, et la directrice de l'établissement implorait la cellule de crise du Quai d'Orsay afin qu'elle sauve les enfants. Nous avons passé quatre nuits au téléphone avec ces diplomates, qui ont finalement fait évacuer la cinquantaine d'enfants. Nous avons appris alors qu'ils allaient tous atterrir la nuit suivante à Paris. C'était terrible de voir ces petits descendre un par un de la passerelle, nus, enroulés dans des couvertures, en larmes. Certains avaient reçu des balles dans les jambes, d'autres étaient malades. Ce n'étaient que cris et pleurs, et la Croix-Rouge était débordée. Pénélope était dans le coma, il n'y avait pas d'ambulance pour l'emmener, alors

Jean et moi avons foncé à l'hôpital. Elle y est restée quatre semaines. Je me souviens d'un jour où Magali a refusé d'avoir de ses nouvelles et m'a dit au téléphone: «Je ne veux pas entendre parler, si c'est pour qu'elle meure, ce n'est pas la peine.» Le chef de service, qui avait tout entendu, s'est alors emparé du combiné et lui a rétorqué: «Tu entends comme elle braille ta petite sœur? Elle n'est pas près de mourir!»

Ensuite, la vie a mis les bouchées doubles. L'enfant bien nourrie a rattrapé le temps perdu. «Elle était tout le temps accrochée à nos bras, sourit Jean, un vrai pot de colle, et ça n'a pas changé!»

Propos recueillis par
Emmanuelle Eyles

«Au fil des années, j'ai appris à ne rien attendre d'Eliott et à laisser le lien se construire.»

dépendant, l'an dernier, et qu'elle a été hospitalisée, il est allé lui dire à quel point il tenait à elle. Maintenant, je sais que mon fils s'en sortira, mais pendant longtemps je n'en ai pas été certaine.»

«C'est vrai qu'il y avait des étincelles! note Magali, l'aînée. Mais il faut dire que maman et Eliott ont chacun leur caractère!» «Elle ne me lâchait pas! rétorque Eliott. Tous les matins, c'était: "Fais ci, fais ça." J'ai fini par lui proposer de s'enregistrer et de me passer la cassette!» Martine rit de bon cœur et raconte avec fierté: «Il voulait tout faire tout de suite! Il a mémorisé le français par phrases entières, il a appris à monter à vélo en un après-midi, après être tombé trente fois. A peine quelques mois après son arrivée, il répondait déjà au saint Nicolas de l'école en alsacien!» «Vous vous souvenez des personnages Playmobil noirs et blancs qu'on lui avait achetés? demande Perrine, il ne jouait qu'avec les blancs et jetait tous les noirs sous son lit!»

Pénélope, la sœur adoptive de 12 ans, s'approche des fourneaux, une assiette vide à la main. C'est bientôt

l'heure de son match de basket, elle a faim. Martine la sert et la regarde manger, l'air songeur. «La première fois que nous l'avons vue, elle était tellement menue que l'on a tous cru qu'elle n'avait que 3 mois. Les circonstances de son adop-

SYLVIE SERVAN-SCHREIBER, AUTEURE D'«AU CŒUR DE L'ADOPTION» (ÉD. HACHETTE PRATIQUE):

«C'est bien pour un enfant de tomber dans une famille nombreuse.»

Marie Claire: Que pensez-vous de la motivation d'adopter lorsque l'on a déjà des enfants biologiques?

Sylvie Servan-Schreiber: Les motivations sont multiples. On peut avoir quatre garçons biologiques et désirer absolument une fille. Mais la démarche reste souvent «humanitaire», ce qui est très compréhensible, n'en déplaise aux services sociaux qui exigent des futurs adoptants des motivations purement personnelles. On se dit alors qu'on a mis assez d'enfants au monde et que l'on a désormais envie de partager. Cependant, il faut se méfier; l'enfant adopté n'a aucune envie d'être considéré comme un objet de transit humanitaire, et les frères et sœurs biologiques s'interrogent parfois: «Nos parents n'ont pas franchi des océans pour venir nous chercher, nous ont-ils vraiment désirés?» Evidemment, on ne parle ici que d'adoptions internationales: la Ddass ne vous confiera aucun enfant si vous en avez déjà plusieurs. Je pense aussi que c'est bien pour un enfant de tomber dans une famille nombreuse bien rodée, cela évitera le côté «chouchoutage» et surprotection. Mais je ne le recommande qu'aux gens qui vivent dans un milieu ouvert et multiculturel.

M. C.: Les familles ci-dessus pensent que «la greffe prend plus vite» quand on a déjà des enfants biologiques...

S. S.-S.: Tout dépend de la bonne volonté des enfants

et de leur participation à ce projet. Quand ils sont plus âgés que l'enfant adopté, qui du coup n'est pas un concurrent direct, ils pouponnent. Le danger vient de la trop grande similitude d'âges: si le petit dernier voit sa place détrônée, des jalousies féroces peuvent se manifester. Mais si les enfants s'entendent, ils sont élevés comme des jumeaux, et c'est formidable.

M. C.: On recommande aux parents d'adopter un enfant plus jeune que le dernier de la fratrie...

S. S.-S.: Ce n'est pas une obligation. Il ne faut pas généraliser. Je connais un couple qui après avoir perdu leur second enfant biologique, en a adopté six. Leur dernière est arrivée des Philippines à 11 ans, après des jumeaux du Burkina Faso qui en avaient alors 7. Cela s'est très bien passé. Souvent dans ces familles, les enfants biologiques développent un sentiment altruiste, beaucoup deviennent pédiatre, sage-femme... Je crois au destin. Il ne faut pas avoir d'idées préconçues, ce n'est pas une question d'adoption ou de procréation, mais de parentalité: «Voulons-nous être parents et comment?»

Propos recueillis par Catherine Durand

De la même auteure: «Les Bateaux de Benjamin» (éd. AkR). A lire aussi: «L'Adoption», de Fanny Cohen-Herlem (éd. Le Cavalier bleu).